

Casanova : un incroyant qui semble « croire à l'inconscient »

Luminitza CLAUDEPIERRE TIGIRLAS

Entretien avec l'écrivain Jean-Claude HAUC à propos de Giacomo CASANOVA et son rapport à l'écriture. Texte issu de la Séance du 10 avril 2021 du Séminaire « CRÉATION & PSYCHANALYSE : RÉVERBERATIONS » tenu à ALI-Languedoc-Roussillon, sous la responsabilité de Luminitza Claudepierre Tigirlas, psychanalyste à Montpellier, Docteure en psychopathologie et psychanalyse de l'Université Paris Diderot-Paris 7, membre de l'Association Lacanienne Internationale.

Jean-Claude Hauc est l'auteur d'une trentaine de romans ; ainsi que d'ouvrages sur les aventuriers et les libertins du XVIII^e siècle. En 2010, il fut consultant pour la manifestation *Casanova forever* organisée par le FRAC Languedoc-Roussillon. Il a publié, entre autres : *Quel sangue... Quella piaga... - Une guirlande pour Casanova* (2000), *Casanova et la belle Montpelliéraine* (2001), *Voyage de Casanova à travers la Catalogne, le Roussillon et le Languedoc* (2006), *Miscellanées casanoviennes* (2017), *Les valets de Casanova* (2020).

Luminitza Claudepierre Tigirlas – Cher Jean-Claude Hauc, vous avez été consacré « casanoviste » d'abord grâce à votre recherche concernant l'identité de l'une des nombreuses maîtresses de Casanova, ce qui a constitué le cœur de votre ouvrage *Casanova et la belle Montpelliéraine*. Vous vous êtes ainsi lancé à l'aventure, ce qui m'amène à vous interroger avant toute chose, sur l'esprit aventurier d'un écrivain, le vôtre, en ce début du XXI^e siècle, et, bien évidemment, sur ce à quoi correspond à l'époque des Lumières ce terme d'aventurier qui sert si souvent à caractériser Casanova.

Jean-Claude Hauc – Ce terme n'a pas au XVIII^e siècle le sens qu'il a pris par la suite avec la littérature populaire ou le cinéma hollywoodien. En 1694, le *Dictionnaire de l'Académie* propose la définition suivante : « On appelle aventurier celui qui n'a aucune fortune, et qui cherche à s'établir par des aventures. » Et le *Dictionnaire universel du commerce* de Savary précise en 1750 : « Aventurier signifie un homme peu ou point connu, qui n'a ni feu ni lieu, qui se mêle hardiment d'affaires, et qui communément n'est qu'un affronteur. Tous les bons négociants doivent bien se garder de telles personnes. »

En vérité, si les aventuriers sont légion à l'époque des Lumières, ils sont également très différents les uns des autres. Certains cherchent à passer inaperçus, dissimulent du mieux qu'ils le peuvent leurs escroqueries ou leur charlatanisme. D'autres par contre n'hésitent pas à faire la une des gazettes et à exposer leurs mauvais coups et l'énormité de leur insolence. En ce sens, oui, Casanova est sans doute en haut de l'échelle de cet inquiétant groupe social. Dans une lettre de 1787 à Maximilien Lamberg il écrit d'ailleurs fièrement : « Lorsque vous voulez savoir quelque chose de vrai sur tous les aventuriers de la terre, nos contemporains, venez chez moi car je les ai connus tous *funditus et in cute* (" À fond et sous la peau ", variante de l'épigramme des *Confessions* de Rousseau : *Intus, et in cute*) »

Mais il est possible cependant de mettre au jour une sorte de « typologie » de l'aventurier. Si son origine sociale est des plus diverses, celui-ci se sent partout chez lui. Il a fait en général quelques études, connaît le latin et le français, est un virtuose de la conversation et n'hésite pas à prendre la plume à l'occasion. Ange Goudar et Théveneau de Morande sont de redoutables libellistes ; La Molière et Andréa de Nerciat des romanciers

passables. L'espionnage auquel les prépare leur mobilité constitue par ailleurs une activité que prise fort l'aventurier (beaucoup ont appartenu au fameux Secret du roi). Mais c'est surtout le montage d'opérations financières hasardeuses qui constitue leur grande affaire. Enfin, tout le monde connaît l'« opération magique » engagée par Casanova auprès de la vieille marquise d'Urfé à laquelle il parvint à soutirer un million de livres en pierres précieuses et lettres de change. « Je tirai parti de la folie d'une femme qui, n'étant pas trompée par moi, aurait voulu l'être par un autre, écrit-il. Je me donnais la préférence, et en même temps la comédie. » L'aventurier est un vagabond et un errant. Pour lui, le voyage est un métier et constitue en même temps une sorte de fête perpétuelle qui exalte la sensation et le désir. La plupart des aventuriers appartiennent enfin à la franc-maçonnerie, une nouvelle socialité née au début du XVIII^e siècle. Les loges des divers pays d'Europe constituant pour eux des relais et le moyen d'obtenir à peu de frais des lettres de recommandation.

L. C. T. – Précisons que la folie de la marquise d'Urfé était alimentée par la croyance que son cher Casanova saurait la faire se transformer en homme, ce qu'elle désirait ardemment. À la croisée des chemins de la religion et de la croyance, Casanova ne perd pas les occasions de soigner sans reculer devant une manœuvre autour de la croyance. Casanova semble « croire à l'inconscient ». Un épisode de la vie de Casanova met en jeu de façon spectaculaire et comique la question de la croyance, épisode auquel Lacan se réfère à la suite d'Octave Mannoni dans son livre *Clefs pour l'imaginaire* et son fameux chapitre « Je sais bien mais quand même ». Racontez-nous, s'il vous plaît, la scène avec la foudre et ses effets culpabilisants qui feront fuir Casanova.

J.-C. H. – Cet épisode se trouve à la charnière du volume I et du volume II de *l'Histoire de ma vie*. Il s'agit, pour faire vite, d'accomplir une opération magique afin de s'emparer d'un trésor caché dans le champ d'un paysan. Pour cela, Casanova procède à diverses opérations avec l'aide de Javotte, la fille du paysan, encore vierge, et aux charmes de laquelle il n'est pas insensible. Casanova sait parfaitement que ses conjurations seront sans effet ; mais il entend jouer quand même son rôle de magicien qu'il aime « à la folie ». À la nuit venue, le cercle magique tracé sur le sol, il avertit Javotte qu'elle doit se trouver « prête à tout ». Se déclenche alors un terrible orage, avec éclairs, tonnerre et pluie torrentielle. Tout en sachant que cela est « fort naturel » et qu'il ne devrait pas se trouver surpris, une terrible frayeur s'empare de lui. Il pense même que c'est Dieu qui lui envoie la foudre afin de le punir de son incrédulité et de toutes ses scélératesses. Mais bientôt l'orage s'éloigne et la lune apparaît dans un ciel serein. Il se rend alors dans sa chambre, où il découvre Javotte « si jolie qu'elle lui fait peur ». Après un somme de huit heures, lorsqu'il se réveille, Casanova se fait brusquement horreur d'avoir voulu jouer cette comédie. « À l'apparition de Javotte devant moi, écrit-il, je me suis étonné qu'elle me parût une autre [...]. Une puissante idée superstitieuse me fit croire dans ce moment-là que l'état d'innocence de cette fille était protégé, et que je me trouverais frappé de mort si j'osais l'attaquer ». Renonçant alors également au trésor caché, il reprend sa route aussitôt, craignant que l'Inquisition ne soit bientôt à ses trousses.

L. C. T. – Dans son Séminaire, *Les 4 concepts fondamentaux de la psychanalyse*, (Leçon du 10 juin 1964, p. 216), Lacan part du phénomène freudien de l'*Unglauben*, de l'incroyance : « Au fond de la paranoïa elle-même, qui nous paraît pourtant toute animée de croyance, règne ce phénomène de l'*Unglauben* » afin de constater que : « Ce n'est pas le *n'y pas croire*, mais l'absence d'un des termes de la croyance, du terme où se désigne la division du sujet. S'il n'est pas, en effet, de croyance qui soit pleine et entière, c'est qu'il n'est pas de croyance qui ne suppose dans son fond que la

dimension qu'elle a à révéler est strictement corrélative du moment où son sens va s'évanouir. » Dans ce contexte Lacan se réfère à des expériences qui sont là pour en témoigner, dit-il, dont la fameuse aventure du jeune Casanova qui lui fut signalée par Octave Mannoni. « C'est au terme d'une mystification qui réussit au point d'émouvoir les forces célestes, et de déchaîner autour de lui un orage qui, à la vérité, le terrifie, que le personnage – qui jusque-là, a poursuivi l'aventure la plus cynique avec une petite oie qui lui donne le motif de tout ce autour de quoi il entraîne un cercle d'imbéciles – que le personnage, pour avoir vu sa mystification prendre son sens, se réaliser, entre lui-même dans un véritable effondrement – comique à surprendre chez un Casanova qui défie la terre et le ciel au niveau de son désir – qui est de tomber dans l'impuissance, comme si vraiment il avait rencontré la figure de Dieu pour l'arrêter. » En désaccord avec Mannoni pour qui Casanova répondrait à la position perverse « je sais bien mais quand même » en ce qui concerne la castration de la mère, Lacan évoque l'inconscient réel supposant l'articulation au partenaire-symptôme que Casanova illustre au mieux. Après la faillite de sa séance de magie, il prend soin de dégager la jeune vierge de ses vœux et de lui dire que malgré l'échec de l'entreprise, elle est tout-à-fait en droit de trouver un mari. C'est une préoccupation majeure de Casanova, son symptôme, de marier les femmes qu'il a aimé ou qu'il a « consommé », toujours poussé par le désir.

J.- C. H. † Il m'est arrivé autrefois de lire le texte de Mannoni, mais je ne connaissais pas celui de Lacan. Je suis heureux en tout cas que d'aussi éminents penseurs aient pu s'intéresser à mon cher Casanova. Mais n'étant pas moi-même psychanalyste, je me garderai bien de tenter de les départager. J'imagine que c'est par ce genre de controverse que s'enrichissent les théories. Il est certain en tout cas qu'une telle « aventure » ne risquait pas de servir de leçon à notre aventurier qui n'est pas homme à déclarer forfait. Comme l'écrit à propos du même épisode Lydia Flem, elle aussi psychanalyste, dans son livre *Casanova ou l'exercice du bonheur* (Seuil, 1995) : « S'il se moque volontiers des autorités, des règles et des frontières, s'il ridiculise les représentants de la loi, s'il dénonce l'hypocrisie des puissants et se déclare son seul maître, Casanova s'applique régulièrement à lui-même des sanctions, des déconvenues, des revers de fortune ou de santé. C'est sa manière à lui de payer de sa personne : il n'a pas peur d'avoir peur. Après quoi il rebondit de plus belle, avec la confiance désarmante du petit enfant, jadis inconditionnellement aimé par sa grand-mère. »

L. C. T. – Casanova semble être *poussé à*, comme s'il ne pouvait pas faire autrement que de se vouer à l'errance, au questionnement du suicide, à l'écriture. « J'ai toujours aimé la vérité avec tant de passion, écrit-t-il, que souvent j'ai commencé de mentir pour la faire entrer dans les têtes qui n'en connaissaient pas les charmes. » Et vous dites à la fin de vos *Miscellanées casanoviennes* qu'en fait « Casanova s'adresse à son lecteur comme aux femmes qu'il veut séduire. Il sait que la réalité a besoin du mensonge pour être désirable. » À votre avis, l'amour et l'écriture sont-ils indissociables concernant Casanova ?

J.-C. H. – Le problème de la véracité de *Histoire de ma vie* s'est posé dès la parution du livre, entre 1822 et 1828. Il a donné naissance à deux courants principaux que le casanoviste Charles Samaran présentait ainsi : « Certains critiques, surpris de voir l'auteur se mettre lui-même, sans que rien ne l'y obligeât, en mauvaise posture devant la postérité, frappés aussi de rencontrer dans ses récits nombre de faits véridiques, en ont conclu, un peu vite, que tout devait y être également exact. D'autres, ayant découverts des erreurs, des confusions, des omissions, des exagérations et même des mensonges, en ont soupçonné partout et refusé à

Casanova la moindre créance. Il faut se garder, croyons-nous, de cette sévérité comme de cette indulgence. »

Le principal problème est celui posé par la mémoire de l'auteur. Casanova a 65 ans lorsqu'il entreprend la rédaction de ses Mémoires. Il a bien sûr en sa possession ce qu'il nomme ses « capitulaires », des carnets dans lesquels il a noté tout au long de sa vie les faits les plus importants de son existence, des listes de noms, des titres de livres, des bribes de dialogues, etc. Mais tout cela ne suffit pas et il doit aussi se servir de ses souvenirs qui parfois sont passablement effacés. D'où des erreurs, des oublis, des confusions avec lesquels il lui faut compter. En outre, Casanova entend faire œuvre littéraire et ne pas ennuyer son futur lecteur. Il va donc avoir tendance à embellir, tricher un peu, parfois mentir. Les casanovistes ont depuis le début cherché à démêler tout cela. Ils ont réussi sur certains points, échoué sur d'autres.

Casanova pratique parfois sciemment des contractions de l'espace ou du temps. Ainsi lorsqu'il évoque les religieuses de Murano, il les place dans un même couvent alors qu'en vérité cela n'était pas le cas. Lorsqu'il évoque Constantinople où il s'est rendu plusieurs fois, il rassemble tous les faits en un seul moment afin de ne pas alourdir son récit. Il procède de même concernant ses différentes visites à Voltaire.

Il compose également ce que Péter Nagy appelle des « romans incrustés » ; mais qui sont quelquefois seulement en partie des inventions. Lors de ses amours avec les deux nones, C. C. et M. M., par exemple ; ou lorsqu'il évoque l'inceste avec Leonilda à Salerne. Par ailleurs, Casanova ayant toujours vécu dans le milieu du théâtre, en ayant parfois écrit lui-même, ne peut s'empêcher de construire des dialogues. Il n'hésite pas également à emprunter des situations à certains romanciers qu'il a lus, Crébillon fils, par exemple, ou Louvet de Couvray. Et enfin, comme il déteste les descriptions de paysages ou de villes, il se permet souvent de recopier des passages dans de guides de voyages.

Quelquefois également, certains épisodes de son récit sont de pures inventions. Son entrevue avec Rousseau au printemps 1759, par exemple, n'a pu avoir lieu, Casanova ayant dû s'absenter de Paris à ce moment-là. La rencontre avec Catherine II de Russie appartient au même registre. Il est impossible qu'un aventurier inconnu ait pu ainsi approcher seul la tsarine dans le jardin d'été de Saint-Pétersbourg.

Casanova pratique également parfois une sorte d'autocensure ; notamment lorsqu'il rédige la deuxième version de son livre qu'il sait devoir être lue par le prince de Ligne et d'autres seigneurs de ses amis. Le climat politique en Bohême à cette époque explique en outre qu'il ait peu parlé de son appartenance à la franc-maçonnerie, celle-ci étant alors accusée d'être en grande partie responsable de la Révolution française.

Enfin, c'est bien sûr l'évocation de ses conquêtes amoureuses qui donne lieu aux plus nombreuses modifications et supercheries. « Ce qui me fait de la peine, écrit-il à son ami Johann Ferdinand Opiz, est le devoir où je suis de masquer les noms, car je n'ai pas l'autorité de publier les affaires des autres. » Discretion qui permettra aux casanovistes d'exercer pendant des siècles leur sagacité. Helmut Watzlawick écrira ainsi : « Il faut redouter le jour où la découverte de documents probants mettra un point final à la poursuite d'Henriette. Quels plaisirs de recherches et de débats passionnés alors perdus pour des générations de casanovistes. »

Vous avez fait allusion plus haut à l'identification de la belle Montpelliéraine qui m'a permis d'entrer dans la confrérie des casanovistes. Il s'est agi par là également de la disparition d'un mystère. Heureusement il en reste bien d'autres à élucider ! Les casanovistes ont encore du pain sur la planche...

L. C. T. – Casanova se présente souvent dans son livre comme l'homme du « pur instant » et prétend avoir écrit sa vie pour se faire rire. Pourtant, vous évoquez

certaines crises de mélancolie auxquelles il aurait pu être sujet, ces aveux le rendent touchant, car il est loin d'être toujours très sympathique à son lecteur. Il n'était donc pas aussi insouciant qu'il voulait s'afficher publiquement...

J.-C. H. – Dans la première partie de son livre Casanova apparaît comme un être joyeux, virevoltant et bavard, comme une sorte de maniaque pouvant faire penser à Don Giovanni ; même si certains épisodes (son enfermement sous les Plombs, par exemple) obligent à nuancer ce point de vue. En fait, c'est à partir de son séjour en Angleterre (1763-64) et de sa rencontre calamiteuse avec la Charpillon que nous pouvons noter une sorte d'arrêt brutal dans son comportement habituel avec les femmes. Cette « intrigue hystérique », comme la définit Philippe Sollers dans son livre, nous montre un Casanova oubliant de se laisser guider par le « suffrage à vue » et découvrant brusquement l'amour comme une sorte de maladie mortelle. Il l'avouera d'ailleurs lui-même : « Ce fut dans ce jour fatal au commencement de septembre 1763 que j'ai commencé à mourir et que j'ai fini de vivre. J'avais 38 ans... » Il tentera même alors de se suicider en se jetant dans la Tamise et quittera l'Angleterre affligé d'une syphilis qui aurait pu lui être fatale.

Mais c'est surtout à son comportement après son retour à Venise (1774), puis à son installation à Dux, dans le château du comte de Waldstein, au fin fond de la Bohême (à partir de 1787), que je songeais en évoquant les crises de mélancolie auxquelles vous faites allusion.

La première eut lieu au printemps de 1789. À la suite d'une forte grippe, Casanova sombra alors dans une véritable dépression et dut faire appel à un médecin d'origine irlandaise établi dans la ville voisine de Toeplitz, James Colomb O'Reilly, qui après l'avoir longuement écouté lui conseilla une cure de repos et une sorte de thérapie intellectuelle : « Mon cher ami, il faut renoncer pendant quelques mois aux études qui fatiguent le cerveau, au sexe, il faut que vous soyez à présent paresseux, et pour vous soulager en quelque sorte vous n'avez qu'à récapituler les beaux jours passés à Venise et dans les autres parties du monde. »

Après avoir tergiversé quelques mois, Casanova pouvait écrire en août 1790 à Opiz : « J'écris ma vie pour me faire rire. J'écris treize heures par jour qui me paraissent treize minutes. » On peut penser que Casanova écrivait alors sans intention de publier. Il s'agissait véritablement d'une thérapie, d'une façon d'échapper à la noirceur du présent en revivant son passé heureux.

« Écrire mes Mémoires, confesse-t-il d'ailleurs, fut le seul remède que j'ai cru pouvoir employer pour ne pas devenir fou ou mourir de chagrin... »

Pourtant, à la fin de l'année 1793, lorsque son récit atteint les événements correspondant à son retour à Venise, le plaisir qu'il éprouvait jusque là s'évanouit brusquement. Il ne peut se résoudre à raconter les dernières années de sa vie parce qu'il n'aurait à « débiter que du triste. »

Ayant donc abandonné son travail de mémoire, Casanova entreprit divers traités philosophiques et connut de nouveau une période difficile. Il apprit le décès de plusieurs de ses amis, se brouilla avec Opiz, se sentait persécuté par la domesticité du château et l'écho des événements révolutionnaires en France acheva de l'abattre. Il sombra alors de nouveau dans la mélancolie.

Heureusement, durant l'été 1794, Casanova va rencontrer le prince de Ligne, oncle de Waldstein, dont la fille Christine vit avec son mari à Toeplitz. Entre le feld-maréchal d'Autriche cultivé et libertin, ouvert et curieux de tout, et le vieil aventurier la fascination sera immédiate et réciproque. C'est pour lui que Casanova va entreprendre alors une réécriture de son livre. Ce sera le « second manuscrit », le seul qui nous reste aujourd'hui, puisqu'il détruisit le premier au fur et à mesure de l'avancement de sa nouvelle version.

L. C. T. – Vous écrivez dans *Miscellanées casanoviennes* : « Stendhal avait compris qu'à travers ces pages [de *Histoire de ma vie*] Casanova était "châtré". » Comment entendez-vous cette castration ?

J.-C. H. – Vous vous réferez à un article que j'ai écrit en 2013 dans *Les Lettres françaises* lors de la publication du manuscrit original de *Histoire de ma vie* dans la Pléiade et que j'ai repris dans mon livre. Je rappelais alors les différentes traductions, adaptations et réécritures diverses que subit le livre de Casanova depuis que son neveu Carlo Angiolini qui en avait hérité le vendit à l'éditeur allemand Brockhaus en 1821. Ce que je voulais indiquer surtout c'est que tous les lecteurs du livre que nous connaissons (Balzac, Musset, Delacroix, Zola, Apollinaire, Cendrars...) avaient eu entre les mains un texte édulcoré, adapté, aseptisé, où le style oral avait été gommé, les italianismes et de nombreux passages licencieux supprimés, pour tout dire « un faux ». Il me semblait donc important de faire remarquer que seul Stendhal, peut-être à cause de sa fréquentation de la langue italienne ou tout simplement de son intuition, avait compris qu'il avait affaire au texte d'un auteur que ses divers éditeurs avaient bel et bien, selon le terme qu'il employa lui-même, « châtré ». Il faut tout de même savoir que la première édition du texte manuscrit original n'est parue qu'au début des années 1960, en douze tomes et six volumes, coéditée par Brockhaus et Plon. Encore manquait-il dans cette édition (qui sera reprise par Robert Laffont en 1993 dans sa collection Bouquins) la version non retenue par Casanova de nombreux épisodes. Le manuscrit autographe intégral n'ayant été acquis qu'en 2010 par la Bibliothèque nationale de France.

L. C. T. – Ainsi dit, c'est le texte de Casanova qui aurait été longtemps « châtré ». « À partir de 1794, écrivez-vous, Casanova a trouvé son style et joue sa partition sur un instrument qu'il s'est forgé et dont il contrôle tous les effets. » Qu'est-ce que le franco-casanovien ?

J.-C. H. – C'est l'historien Guy Chaussinand-Nogaret qui dans son livre *Casanova - Les dessus et les dessous de l'Europe des Lumières* (Fayard, 2006) parle d'« un idiome *sui-generis*, le franco-casanovien ». La formule me semble très bien choisie et rend parfaitement compte de cette langue particulière dont use Casanova dans son livre. Si celle-ci contient nombre d'italianismes, d'erreurs de grammaire (mauvaise utilisation des prépositions ou des pronoms, cascades de relatifs, etc.), son rythme rapide, ses digressions désinvoltes, son éloquence nerveuse, le déferlement des émotions, la précision de certains détails, la richesse de la matière font de lui un grand écrivain de langue française – ce que lui reprocheront d'ailleurs longtemps les Italiens.

Casanova a étudié le français très tôt, à Rome d'abord, en 1744 ; puis à Paris, de 1750 à 1752, où il prit des leçons auprès de Prosper Jolyot de Crébillon, auteur de tragédies noires et grand rival de Voltaire. Il ne commença pourtant à écrire en français qu'à partir de son retour en Italie, après son exil, en 1780 avec *Le Messager de Thalie*, puis diverses lettres et opuscules, jusqu'à *Soliloque d'un penseur* (1786), *Histoire de ma fuite des prisons de la République de Venise qu'on appelle Les Plombs* (1787) et *Icosameron* (1788), dont la première version avait été rédigée en italien.

L. C. T. – J'ai relevé au début de *Histoire de ma vie* ce fragment poétique : « D'abord qu'il fit jour, elle se leva ; et ayant ouvert une fenêtre qui était vis-à-vis du lit, les rayons du soleil naissant me frappant au visage, me firent ouvrir les yeux. Le lit était bas. Je ne voyais pas la terre. Je ne voyais par la même fenêtre que le sommet des arbres dont les bords de la rivière sont continuellement garnis. La barque allait ; mais d'un mouvement si égal que je ne pouvais pas le deviner ; les arbres donc qui

rapidement se dérobaient à ma vue causèrent ma surprise. Ah ! ma chère mère ! m'écriai-je ; qu'est-ce que cela ? Les arbres marchent. » Ce sont les perceptions de l'enfant Giacomo devenu orphelin de père vers huit ans qui voyage en barque vers sa première pension de misère où le laissera sa mère.

Concernant l'écriture, dans *Miscellanées casanoviennes*, vous citez le prince de Ligne qui aurait écrit à Casanova : « Un tiers de ce charmant tome Second, mon cher ami m'a fait rire, un tiers m'a fait bander, un tiers m'a fait penser. Les deux premiers vous font aimer à la folie, et le dernier vous fait admirer. Vous l'emportez sur Montaigne. C'est le plus grand éloge, selon moi. » Ce prince de Ligne semble une figure éminemment paternelle dans la destinée de Casanova. Est-ce une autorité, l'opinion du prince de Ligne que vous évoquiez tout à l'heure comme quelqu'un qui aurait incité Casanova de se tenir à l'écriture ?

J.-C. H. – J'ai déjà mentionné le rôle que joua le prince de Ligne en 1794 suite à la seconde dépression de Casanova à Dux. C'est un peu pour lui que fut rédigé le second manuscrit des *Mémoires* et, oui, l'opinion du prince fit alors pour lui autorité.

Le prince de Ligne était un grand seigneur originaire des Flandres hollandaises (l'actuelle Belgique) où se trouve encore aujourd'hui, au sud de Bruxelles, le château de Belœil, le fief de sa famille. Homme de son siècle, le prince aime le plaisir et les femmes se succèdent dans sa vie à rythme pressé. Il parle plusieurs langues, fréquente les diverses cours européennes et se sent aussi bien chez lui à Vienne qu'à Paris. Il participe à la guerre de Sept Ans, défendant les intérêts de l'Autriche, à la guerre de succession de Bavière et sera général d'artillerie sous les ordres de Potemkine lors de la guerre russo-turque. Il voyage en Crimée avec la grande Catherine et éprouve une admiration certaine pour Napoléon. Mais le prince est également un lettré qui écrira tout au long de sa vie : *Fragments de l'histoire de ma vie, Lettres et pensées, Mes écarts, Contes immoraux, Mémoires et mélanges historiques et littéraires, Mélanges militaires, littéraires et sentimentales...* Il entretiendra une longue correspondance avec Casanova et brosera ce portrait de lui âgé après leur rencontre :

« Ce serait un bien bel homme, s'il n'était pas laid ; il est grand, bâti en Hercule ; mais un teint africain, des yeux vifs, pleins d'esprit à la vérité, mais qui annoncent toujours la susceptibilité, l'inquiétude ou la rancune, lui donnent un peu l'air féroce, plus facile à être mis en colère qu'en gaieté. Il rit peu, mais il fait rire ; il a une manière de dire les choses, qui tient de l'Arlequin balourd et de Figaro, et le rend très plaisant. »

Casanova lui écrit quant à lui : « Votre esprit, mon prince, est d'une espèce qui donne de l'élan à celui d'un autre. »

Il n'est pas exagéré de penser que sans le prince de Ligne nous ne pourrions lire *l'Histoire de ma vie*. En tout cas telle qu'elle est aujourd'hui.

L. C. T. – À partir de 1760, Casanova ajoute à son nom le titre de chevalier de Seingalt dont il revendique la légitimité à la douane, car il en serait l'auteur. Dans *l'Histoire de ma vie*, il use des arguments insolites afin de défendre narcissiquement un droit et un lien particulier de Casanova à la Loi, la façon dont il croit pouvoir s'en servir alphabétique-ment lorsqu'on l'accuse de porter un faux nom en plus de celui de Casanova sous lequel il est connu : « L'alphabet est la propriété de tout le monde ; c'est incontestable. J'ai pris huit lettres, je les ai combinées de façon à produire le mot Seingalt. Ce mot ainsi formé m'a plu et je l'ai adopté comme mon appellatif, avec la ferme persuasion que personne ne l'ayant porté avant moi, personne n'a le droit de me le contester, et bien moins encore de le porter sans mon consentement. » Le magistrat lui riposte « votre nom ne peut être que celui de votre père », mais cela n'intimide pas du tout Casanova qui persiste et signe sans probablement s'avouer une quelconque

carence liée au nom du père. Paralís, Farussi, Eupolemo Pataxeno, Pratolini...
Comment et pourquoi Casanova invente et adopte-t-il ces pseudonymes ?

J.-C. H. – Pour toutes sortes de raisons, nous l'avons vu, l'aventurier est un caméléon, un maître du déguisement et de l'artifice. Il change d'apparence selon les circonstances ou les mauvais coups qu'il prépare. Ce jeu permanent avec son identité se retrouve bien sûr dans les noms qu'il adopte au gré de ses aventures.

Ainsi, le comte de Saint-Germain (dont encore aujourd'hui personne ne connaît la véritable origine) paraît en Belgique sous le nom de M. de Surmont, puis en Saxe sous celui de comte de Welldone. Si Joseph Balsamo devient Cagliostro en 1778, il sera également tour à tour comte de Pelegrini, Melina, Felice, Herat et chevalier de Sainte-Croix.

Les divers pseudonymes qu'empruntera à son tour Casanova sont des sortes de noms de théâtre qui l'aident à s'évader de sa condition de simple fils de comédiens.

Parfois ce nom est corporatif et anecdotique. Ainsi, celui d'Eupolemo Pataxeno provient de son adhésion à l'*Accademia dell'Arcadia*, fondée à Rome en 1689 par la reine Christine de Suède. Chacun des membres se voyait attribuer le nom d'un « pâtre grec » en mémoires des pastorales de la mythique Arcadie. À l'occasion de sa réception à Parme en 1771, Casanova composa un sonnet qui fut publié dans le bulletin de l'*Accademia*. Plus singulier et inquiétant, le nom de Paralís préside à la divination (une supercherie, bien sûr) à laquelle se livre Casanova à l'aide de sa cabale numérique. Plus tard, il en fera son nom cabalistique, avec parfois la variante Paralísée Galinarde. Le nom de Farussi qu'il utilise sur son passeport afin de se rendre en Russie en 1764 est le nom de jeune fille de sa mère (Zanetta Farussi). En 1776, lors de son retour à Venise après un exil de dix-huit ans, se trouvant contraint de devenir *confidente* (mouchard) au service des Inquisiteurs, il adopte pour cette basse besogne le pseudonyme d'Antonio Pratolini.

Mais c'est bien sûr le titre de « chevalier de Seingalt », utilisé pour la première fois à Zurich en 1760, qui deviendra avec le temps une sorte de coda pseudo-nobiliaire de son propre patronyme. Nom de guerre ou de plume que Casanova conservera jusqu'à sa mort, le choix du nom de Seingalt demeure une énigme et un sujet de discorde chez les casanovistes. Toutes sortes d'explications ont été avancées sans qu'aucune ne parvienne à convaincre quiconque. Casanova quant à lui faisait remarquer que Voltaire n'était pas non plus le véritable nom de cet écrivain. En 1774, dans son *Scrutino del libro - Éloge de M. de Voltaire*, il reviendra sur la question : « L'alphabet a vingt-trois lettres à la disposition du caprice de ceux qui l'apprennent et qui désirent, au gré de leur calcul, accoupler huit ou dix de ces lettres pour former un nom quelconque. Tous nous en sommes les maîtres absolus et en opérant ainsi nous ne violons aucune loi, nul ne peut crier à l'usurpation. »

« Mon nom, je le commence et vous finissez le vôtre ! » répliqua un jour Voltaire au chevalier de Rohan-Chabot, gentilhomme arrogant qui se moquait du roturier Arouet. Cela lui valut la Bastille et un exil en Angleterre. Mais qui ignore aujourd'hui le nom de Voltaire et qui se souvient encore de celui de Rohan-Chabot ?

« Sous l'Ancien Régime, l'individu n'existait qu'en tant que membre reconnu de la société ; l'appartenance à une caste ou à un ordre était aussi inébranlable qu'hier encore en Inde, écrit Péter Nagy. S'il se libère, s'il acquiert sa propre identité sous des dehors changeants, il devient un individu au sens moderne du terme. C'est le mobile ou l'excuse sociale des aventuriers, si nombreux à l'époque ; dans un ordre hiérarchique stable, si l'individu peut se libérer personnellement de sa condition sociale, il devient Casanova ou le comte de Saint-Germain, Cagliostro ou le chevalier d'Éon. »

L. C. T. - « Le défilé des signatures peut également s'entendre comme un " art de vivre ", écrivez-vous ; une remise en cause de l'identité en tant que fatalité familiale,

une re-création de l'être par l'écriture. Prendre la plume, c'est inventer ses propres règles, son propre monde, se donner un nom différent de celui de son père. »

Cela est bien possible, mais le rapport au nom induit une question que nous ne pouvons éviter : celle des deux pères de Casanova ; celui qui l'a reconnu et le père supposé. Sans doute avez-vous des choses à dire à ce sujet.

J.-C. H. – Le père que Casanova considéra comme étant le sien la plus grande partie de sa vie se prénomma Gaetano Giuseppe et était natif de Parme. Devenu comédien à Venise, il épousa en 1724 Zanetta Farussi, la fille d'un cordonnier, qu'il forma au même métier que lui. Zanetta mit au monde Giacomo Casanova le 2 juillet 1725, puis, confiant l'enfant à sa grand-mère maternelle, le couple partit jouer la comédie à Londres. À leur retour à Venise, Gaetano abandonna le théâtre pour ouvrir un atelier de matériel optique, tandis que Zanetta poursuivait sa carrière d'actrice sous la protection du patricien Michele Grimani qui dirigeait le Théâtre *San Samuele*. Le couple Casanova eut en tout six enfants, le dernier étant né après que Gaetano soit décédé à l'âge de 36 ans, le 18 décembre 1733. Après la mort de son mari, Zanetta intégra la prestigieuse compagnie théâtrale que dirigeait Giuseppe Imer et poursuivit sa carrière de comédienne à travers l'Europe. Si l'on prend en considération ce que Giacomo écrit dans ses Mémoires, il semble qu'il se soit assez bien entendu avec son père durant les huit ans qu'il eut l'occasion de vivre auprès de lui.

Une anecdote cependant concernant Casanova et son père, sans doute significative pour des psychanalystes.

Âgé de huit ans, Giacomo se trouve avec son frère Gaetano dans l'atelier d'optique de leur père. Il est émerveillé par un cristal taillé qui lui fait penser à une sorte d'objet magique qu'il glisse aussitôt dans sa poche. Un moment plus tard, son père cherche le cristal ; ne le trouvant pas, il accuse ses deux fils de le lui avoir volé et décide de les fouiller. Giacomo met alors habilement le cristal dans la poche de son frère où son père le découvre. Gaetano est puni à sa place. Le père est ainsi leurré, berné ; son autorité ridiculisée. L'incident pourrait être banal s'il n'était pas suivi quelques jours plus tard par la mort du père...

Le « second père » auquel vous faites allusion est ce Michele Grimani pour lequel travailla un temps Zanetta. C'est en 1782, dans un pamphlet à clés intitulé *Ne amore, ne donne. Ovvero la stalla ripulita* [Ni amour ni femmes, ou le nouveau nettoyage de l'écurie] dirigé contre plusieurs patriciens de Venise que Casanova accusait de l'avoir grugé qu'il prétendit que Grimani, protecteur et amant de sa mère, était son véritable père. Même si personne n'est jamais parvenu à vérifier le bien fondé de cette assertion, l'ouvrage provoqua lors de sa parution un tel scandale dans la cité que Casanova dut d'abord se réfugier à Trieste, puis s'éloigner définitivement de Venise sur les conseils de son protecteur Francesco Morosini.

Cependant la fidélité de Zanetta envers son mari est bien loin d'être assurée. Le milieu du théâtre n'étant pas considéré à l'époque comme un modèle de vertu. N'a-t-on pas affirmé d'ailleurs que Francesco, le second enfant des Casanova, né à Londres en 1727, était le fruit d'une aventure entre la belle actrice et le prince de Galle, futur George II ? Et puis Giacomo a couché avec tellement de comédiennes au cours de son existence qu'une hantise de la bâtardise ne pouvait manquer de s'être développée chez lui. En outre, le fait de s'inventer une naissance aristocratique a pu divertir celui qui s'était déjà octroyé le titre de chevalier.

L. C. T. – *Divertir*, dites-vous. La nécessité de « se faire rire » est un vrai mobile que son écriture semble pourtant parfois refouler. Lorsque Casanova décrit par exemple avec tant d'authenticité un phénomène hallucinatoire après sa première nuit dans la geôle des Plombs où il a été interné par les Inquisiteurs d'État : « Je me figure d'abord le corps de quelque innocent malheureux, et peut-être mon ami qu'on avait étranglé, et

qu'on avait ainsi placé près de moi pour que je trouvasse à mon réveil devant moi l'exemple du sort auquel je devais m'attendre. Cette pensée me rend féroce ; je porte pour la troisième fois mon bras à la main, je m'en saisis, et je veux dans le même moment me lever pour tirer à moi le cadavre, et me rendre certain de toute l'atrocité de ce fait ; mais voulant m'appuyer sur mon coude gauche la même main froide que je tenais serrée devient vive, se retire, et je me sens dans l'instant avec ma grande surprise convaincu que je ne tenais dans ma main droite autre main que ma gauche, qui percluse et engourdie avait perdu mouvement, sentiment et chaleur, effet du lit tendre, flexible et douillet sur lequel mon pauvre individu reposait. Cette aventure, quoique comique, ne m'a pas égayé. Elle m'a au contraire donné sujet aux réflexions les plus noires. Je me suis aperçu que j'étais dans un endroit où le faux paraissait vrai, les réalités devaient paraître des songes ; où l'entendement devait perdre la moitié des privilèges ; où la fantaisie altérée devait rendre la raison victime ou de l'espérance chimérique, ou de l'affreux désespoir. »

Je souligne dans ce fragment le constat suivant : *le faux paraissait vrai*, car il m'apparaît comme l'essence même de l'écriture de Casanova.

Merci à vous, Jean-Claude HAUC de ne pas avoir essayé de nous convaincre du contraire ni dans vos livres, ni dans notre entretien autour de l'écriture de Casanova dans le cadre du Séminaire « CREATION & PSYCHANALYSE : REVERBERATIONS » qui a vocation de semer des graines en espérant des pluies sans prétendre à des vérités incontestables.

Luminitza C. Tigirlas,
Montpellier, le 10 avril 2021.